

L'inscription K 1006 du Phnom Kulên

In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 71, 1982. pp. 77-86.

Citer ce document / Cite this document :

Vickery Michael. L'inscription K 1006 du Phnom Kulên. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 71, 1982. pp. 77-86.

doi : 10.3406/befeo.1982.1469

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/befeo_0336-1519_1982_num_71_1_1469

L'INSCRIPTION K 1006 DU PHNOM KULÊN

PAR

MICHAEL VICKERY ¹

L'inscription K 1006 publiée ci-après a été découverte sur le Phnom Kulên en 1967 par Jean Boulbet, dans un lot de pierres qu'un bonze avait regroupées au Sud du Práh Thom au moment de la construction de l'escalier du « Grand Bouddha » ; la pierre appartenait certainement à la crête d'un mur d'enceinte et provient très probablement du temple voisin de Kròl Romãs, situé au sommet de la cascade ². Il est loisible de se demander pourquoi on a choisi un support d'une forme apparemment aussi incommode pour graver une inscription... D'autre part, on ignore en quel endroit avait été placée au xvi^e siècle la pierre avec son épigraphe.

Telle qu'elle est aujourd'hui, cette pierre mesure 0,75 m de long par 0,47 m de haut et 0,17 m d'épaisseur ; mais le texte est incomplet tant à droite qu'à gauche, et elle était donc sans aucun doute notablement plus longue à l'origine. D'un autre côté, les deux sommets qui restent ont subi aussi des dommages, probablement après qu'elle eût été gravée, car l'inscription paraît en avoir souffert.

L'inscription comprend trois parties gravées côte à côte, qui forment probablement trois textes différents. La partie centrale — la plus importante aujourd'hui parce qu'elle est la seule complète — occupe un peu moins des deux tiers de l'estampage et compte onze lignes. Sur sa gauche, on peut voir cinq fins de lignes lisibles et des traces de trois autres fins de lignes. Enfin, à droite, il y a onze débuts de lignes, dont la plupart sont lisibles.

Cette inscription possède un intérêt historico-linguistique particulier, du fait que la partie centrale et celle de droite sont en langue thaïe écrite en caractères khmers typiques de l'époque moyenne, tandis que la partie de gauche est thaïe tant par la langue que par l'écriture. La pratique illustrée par ces deux premières parties était assez répandue à Āyũth'ya aux xv^e

(1) Claude Jacques, « Supplément au tome VIII des *Inscriptions du Cambodge* », *BEFEO* LVIII (1971), p. 180. Je voudrais remercier sincèrement M. Jacques pour m'avoir signalé cette inscription et pour m'avoir offert l'occasion de la présenter ici. Il est l'auteur des deux premiers paragraphes de cet article.

(2) Appelé aujourd'hui Pràsàt Tũ'k Thlāk (Dik Dhlāk'), « temple de la cascade ». Cf. J. Boulbet et B. Dagens, « Les sites archéologiques de la région du Bhmañ Gũlen », *Arts Asiatiques*, t. XXVII, 1973, p. 38 et 49, ainsi que photos 99 et 100. Sur la photo 100, on voit la crête de la muraille.

et xvi^e siècles ; peut-être le khmer a-t-il été l'écriture par excellence de ce royaume, avant qu'il ne fût conquis par la dynastie de Sūkhot'āi à la suite de l'invasion birmane de 1569¹. Le dernier document contemporain écrit de cette manière et trouvé sur un territoire thaï est l'inscription de Dansai, de l'année 1563² ; et notre K 1006 se révèle d'autant plus intéressante que sa date probable est d'une vingtaine d'années plus tardive.

Cette dernière constatation provient de la comparaison avec trois autres inscriptions, ce qui révèle en même temps l'intérêt de K 1006 pour l'histoire générale du Cambodge. Celles-là sont K 715, de 1508 *saka* (1586 A.D.), qui provient également du Phnom Kulên³ — appelé, comme dans K 1006, *braḥ khbuñ* (*kabañ* dans K 1006) — et les doubles, K 465 et K 285 du Phnom Bākhèñ, érigées dans l'année 1505 *saka* (1583 A.D.)⁴. Toutes les trois rappellent, comme K 1006, la restauration de statues endommagées.

En effet, le personnage principal de K 465/K 285, Samtec Braḥ Rājamuni Pabitra, pourrait être vraisemblablement le Braḥ Rājamuni de K 1006, ce qui veut dire que celle-ci daterait de la même année et ferait état d'une partie des mêmes actes. En plus, K 1006 nous aide à tirer au clair le sens d'une partie des deux autres inscriptions. Dans celles-ci, une personne, de toute évidence le Samtec Braḥ Rājamuni, serait venu « à ce pays du Cambodge »⁵, tandis que K 1006 raconte que Braḥ Rājamuni « est venu de Śrī Yuddhāñā », c'est-à-dire Āyūth'ya, la capitale du Siam.

Ainsi s'explique la langue thaïe des textes de K 1006. Le Braḥ Rājamuni était un haut dignitaire religieux d'Āyūth'ya qui a effectué une sorte de pèlerinage aux temples renommés du Cambodge et y a accompli des œuvres méritoires en restaurant des statues endommagées. Alors que les inscriptions du Phnom Bākhèñ, écrites en khmer, paraissent être des témoignages officiels de la visite du Rājamuni, K 1006 présente plutôt le caractère de souve-

(1) Au sujet de l'usage traditionnel de la langue ou de l'écriture khmère sur le territoire du royaume d'Āyūth'ya, voir M. Vickery, « The Khmer Inscriptions of Tenasserim: a Reinterpretation », *Journal of the Siam Society*, 61, 1 (January 1973), p. 51-70 ; et compte rendu de Robert B. Jones, *Thai titles and Ranks* dans *JSS* 62, 1 (January 1974), p. 165, n. 8. D'autres inscriptions en langue thaïe et écriture khmère sont les numéros (du corpus thaï) 9 (A.D. 1406), 48 (1408), 52, 54 (1548), 55, 86 (1528), 108 (1480). Voir G. Cœdès, *Recueil des inscriptions du Siam I* ; Bangkok, Bureau du Premier ministre, *Praḥjum sīlā cāroek III-IV*.

(2) L. Finot, « Notes d'épigraphie XIV, les inscriptions du Musée de Hanoi », *BEFEO* XV (2) (1915), p. 28-36 ; A. B. Griswold and Prasert ṇa Nagara, « Epigraphical and Historical Studies n° 24 : An Inscription of 1563 A.D. recording a Treaty between Laos and Ayudhya in 1560 », *JSS* 67, 2 (July 1979), p. 54-69.

(3) Khin Sok, « L'inscription de Praḥ Thom du Kulên K 715 », *BEFEO* LXVII (1980), p. 133-134.

(4) Khin Sok, « Deux inscriptions tardives du Phnom Bākhèñ K 465 et K 285 », *BEFEO* LXV, 1 (1978), p. 271-280.

(5) Du moins les mots *mok luḥ tal sthān kāmbūja ne...* (Khin Sok, p. 278), « venir jusqu'à ce lieu Kambujā », se laissent lire clairement sur l'estampage. Quant au groupe de mots *ge ram des*, M. Khin Sok a eu pleinement raison d'hésiter à le traduire. A mon avis, *ge ram des* est une lecture impossible et en tout cas ne pourrait se traduire « on fait errer ». Le préfixe causatif *ram-* ne se joint qu'aux verbes et aux adjectifs (ou, si l'on préfère, aux verbes à sens adjectival, « être avare », être ambitieux », etc.), jamais aux substantifs comme *des*, « direction ». Donc le groupe *ge ram des*, à supposer même qu'il fût possible dans la langue, voudrait dire autre chose. D'ailleurs l'estampage de l'inscription montre *-sā* comme élément final du mot que M. Khin Sok a transcrit *des*.

nirs laissés par des membres de son entourage, et ce caractère quasiment privé aide à expliquer l'extrême négligence de leur rédaction.

Apparemment les relations entre les deux pays, quelques années seulement avant la première attaque, manquée, du Prince Naresvara/Naresuon, étaient bonnes¹, et les temples d'Añkor — ou, pour les Thaïs, « Nagara Hlvañ », la capitale par excellence — présentaient toujours un intérêt religieux pour les voisins occidentaux du Cambodge.

Les trois textes de K 1006 rappellent les réparations effectuées par le Braḥ Rājamuni et son entourage sur plusieurs statues sacrées en différents endroits du Cambodge. La langue est simple et monotone, et l'on remarque de multiples répétitions d'une même phrase au sujet des statues brisées et de leur restauration.

Comme dans les autres inscriptions de l'époque traduites par M. Khin Sok, on trouve un certain mélange de khmer et de thaï dans la langue². On remarquera également des graphies insolites qui semblent indiquer un travail peu soigné du lapicide.

La translittération de la partie centrale et de celle de droite a été faite selon le système normalement utilisé pour le khmer³, à l'exception d'une modification pour indiquer une convention thaïe que ce système ne peut rendre. La voyelle indépendante transcrite *-a-* de l'écriture thaïe se trouve souvent utilisée dans une combinaison pour indiquer la voyelle *-iœ-*, ou bien à la suite d'une consonne pour indiquer la voyelle [ɤ] inhérente de la première série des consonnes khmères. Pour que la translittération soit fidèle, j'ai employé le signe — pour faire ressortir la graphie *-a-* qui suit un autre signe vocalique ou qui représente la voyelle [ɤ]. Une translittération en caractères thaïs modernes pour ces deux mêmes parties n'a pas été jugée inutile.

Vue la simplicité du vocabulaire, il a paru de peu d'intérêt d'indiquer dans des notes toutes les irrégularités orthographiques, et seuls les mots difficiles ou présentant un intérêt particulier sont annotés. Dans les cas où le mot *braḥ* « saint », « auguste », appellatif pour tout ce qui est sacré ou royal, entre dans une expression signifiant « roi », « dieu », « statue du Bouddha », il n'est pas traduit.

(1) Khin Sok, « L'inscription de Vatta Romlok K 27 », *BEFEO* LXVII (1980), 125-132. Il est à rappeler que Naresuon ne devint roi qu'en 1590. Cette attaque est également enregistrée dans la chronique thaïe de Hlvañ Praḥsroet, à voir dans *Praḥjum bañsavatār*, édition de Guru Sabhā, tome I, p. 155, mais ne se trouve mentionnée dans aucune des chroniques cambodgiennes, même pas dans celle de Vāñ Thiounn, l'officielle, qui de maint point de vue est la pire. Les événements qui se trouvent enregistrés aux environs de la date de 1587 ont été déplacés par des procédés que j'ai expliqués dans mon *Cambodia after Angkor : the Chronicular Evidence for the Fourteenth to Sixteenth centuries*, Thèse de doctorat, Yale University, 1977.

(2) Voir surtout « L'inscription de Vatta Romlok K 27 ».

(3) Saveros Lewitz, « Note sur la translittération du cambodgien », *BEFEO* LV (1968), 163-169.

TEXTE ET TRADUCTION

Partie centrale

- (1) anurūp¹ braḥ pād hlvañ
 อนุรูป พระบาทหลวง
 Conformément à Sa Majesté
- (2) ji-a braḥ rājamunī mā tee Srī Yuddhañā² ka mā hen
 ชือ พระราชมุนี มา เตศรี ยุทธธญา ก มา เหน
 du nom de Braḥ Rājamuni vient de Śrī Ayudhya et vient voir
- rūp³ braḥ (3) buddha co ayū pan⁴ rājadrāp⁵
 รูป พระพุทธรูป เจา อยู่ บน ราชดรับ
 la statue du Bouddha, maître, se trouvant sur le Rājadravya,
- ga hāk kheen hākk mā ta-a [dhā]⁶ rāk dhā
 ก หัก แขน หักก มา ดอ ธา รุก ธา
 cou brisé bras brisé(s) ; vient rattacher, peindre laque, peindre
- (4) jāt pit doñ srāp⁸ paripūr leev ka khi[n]⁹ mā
 ชาด บิด ทอง สรป บริบูร แลวก ก ชี มา
 vermillon, dorer complètement, et ensuite il monte
- hvai braḥ co braḥ nā - - (5) hlvañ¹⁰ ka mā
 ไหว พระเจ้าพระนี้ หลวง ก มา
 rendre hommage au roi de *braḥ na[gar]* *hlvañ* et vient

(1) L'état lacunaire de cette ligne rend le sens de ce mot tout à fait incertain.

(2) Yuddhañā est évidemment Ayudhya, l'ancienne capitale du Siam.

(3) La lecture n'est pas claire, mais ne peut guère être que *rūp*.

(4) Cette lecture n'est pas absolument certaine. Le *n* supposé souscrit est à peine lisible, tant ici qu'à la ligne 5.

(5) *Rājadrāp* = *Rājadravya*, actuellement nom d'une colline à Oudong, site de stupas royaux depuis au moins le xvi^e siècle ; cependant, il se pourrait que, dans l'inscription étudiée ici, ce nom désigne un autre lieu ayant le même usage dans le voisinage d'Añkor. Cf. *infra*, p. 85.

(6) Dans cette partie centrale, *dhā* est régulièrement écrit pour *dā*.

(7) Le mot n'est pas lisible et je l'ai restitué par analogie avec la même expression largement répétée.

(8) *Srap* écrit pour *sarrb* (<skt. *sarva*), « tout », convention qui apparaît aussi dans des manuscrits des chroniques thaïes des xviii-xix^e siècles.

(9) Restitution proposée pour un caractère presque illisible.

(10) *Nagara Hlvañ* était le nom habituellement donné par les Thaïs à Añkor. On ne trouve à la fin de la l. 4 que *nā*, et il semble même que le lapicide n'ait écrit que cela. Donc la restitution proposée, bien que tentante, n'est pas certaine.

hen braḥ co pan pākheñ¹ ga-a häkk kheen häkk mā ñ²
 เทนพระเจาบน บาแขง ดอ หักก แขน หักก มา ง
 voir le dieu sur le Bakhèñ, cou brisé, bras brisé(s); vient

(6) tap [ta-a] dhā rāk dhā jāt pit doñ srap - -³
 ดบ ดอ ธา รัก ธา ชาด ปิตทอง สรบ
 rattacher, peindre laque, peindre vermillon, dorer complètement

leev ka mā hen braḥ (7) co naiy braḥ jetabal⁴ ga-a häkk
 แลวก มา เทน พระ เจา ไนย พระ เขตพล ดอ หัก
 et ensuite vient voir le dieu au Jetavana, cou brisé,

kheen häk ka mā ta-a m⁵ dhā (8) rāk dhā jāt
 แขน [น] หัก ก มา ดอ ม ธา รัก ธา ชาด
 bras brisé(s); et vient rattacher, peindre laque, peindre vermillon,

pit doñ - pūr³ leev ka ok mā sāñ
 ปิตทอง บุร แลวก เอาก มา สาง
 dorer complètement, et ensuite il sort venir construire

braḥ kabañ⁶ (9) ka mā dhā - - - - braḥ mahā -
 พระ กพง ก มา ธา พระ มหา
 le dieu en haut et vient peindre auguste grand

leev ka dhā rāk dhā jāt pit doñ u⁵
 แลวก ธา รัก ธา ชาด ปิตทอง อุ
 et ensuite peindre laque, peindre vermillon, dorer

< 18 akṣara > mā - - ka paripūr leev
 มา ก บปริบูร แลวก
vient complètement ensuite

(11) pai ārām
 ไป อาราม
 aller à l'*aram*.

(1) Le Phnom Bakhèñ à Añkor. Voir Khin Sok, « Deux inscriptions tardives... », *BEFEO* LXV, 1 (1978), p. 271-280.

(2) Lettre isolée, sans signification apparente, qui semble être une faute du lapicide. A cause de l'analogie avec la même phrase répétée ailleurs, je n'estime pas qu'il faille lire *māñ* (มาง), « détruire ».

(3) A corriger en *srap paripūr*, par analogie avec la l. 4.

(4) *Jetabal* : façon siamoise d'écrire *jetavan(a)*, à l'époque moyenne un nom d'Añkor Vat, attesté sur une carte japonaise. Voir N. Peri, « Essai sur les relations du Japon et de l'Indochine », *BEFEO* XXIII (1923), p. 1-136.

(5) Lettre isolée, sans signification apparente, qui semble être une faute du lapicide.

(6) *Braḥ Kabañ* = le Phnom Kulên, autrement écrit *khbuñ* dans K 715 (voir Khin Sok, « L'inscription de Praḥ Thom du Kulên K 715 », *BEFEO* LXVII (1980), p. 133-134). Le même nom, écrit *khabuñ*, *khabañ*, était utilisé au Siam, apparemment pour des lieux saints sur des hauteurs. Voir G. Cœdes, *Recueil des inscriptions du Siam I*, inscription n° 1 (Rāma Gāmheñ), p. 46, et *Prahjum silā cāroek bhāg dī* 3, inscription n° 45, face 1, l. 15.

Traduction suivie

Conformément à Sa Majesté ..., celui qui a pour titre Braḥ Rājamuni est venu de Śrī Ayudhya pour voir la statue du Bouddha qui se trouve sur le Rājadravya. Le cou et les bras étaient brisés et il les a fait replacer ; il l'a fait peindre en laque et vermillon, et dorer complètement. Ensuite, il est monté rendre hommage au roi de *Braḥ Nagara Hlvañ*, et il est venu voir le dieu sur le Bākhèñ, dont le cou et les bras étaient brisés ; il les a fait replacer ; il l'a fait peindre en laque et vermillon, et dorer complètement. Ensuite, il est venu voir le dieu dans le Jetavana, dont le cou et les bras étaient brisés ; il les a fait replacer ; il l'a fait peindre en laque et vermillon, et dorer complètement. Ensuite il est sorti pour aller construire le dieu en haut et il est venu faire peindre l'auguste grand ... et ensuite faire peindre en laque et vermillon, et dorer est venu complètement. Ensuite aller à l'*aram*.

Partie gauche

- (1) kū phū jī-a
..... Moi, du nom de
- (2) -bh yaś¹
..... bh- rang
- (3) bheyavanā²
..... grand effort de méditation
- (4) jvay loek
..... aider élever
- (5) sāsānā
..... la religion
- (6) - - - - - pen
..... être
- (7), (8), *illisibles*.

Partie droite

- (1) co moe-añ
ເຈົ້າເມືອງ
Le roi / gouverneur / chef³
- (2) moe-a braḥ co ayū
ເມື່ອ ພຣະເຈົ້າ ອຍູ
Lorsque le roi se trouvait

(1) Peut-être un titre servant de nom personnel. La première syllabe, surtout la voyelle, n'est pas claire, mais la consonne ne peut guère être que *bh*.

(2) Ce mot serait apparemment *bhāvanā*, mais écrit d'une manière quasi phonétique d'après la prononciation khmère, *phāvanā*, montrant encore un exemple intéressant du mélange linguistique des inscriptions de cette époque.

(3) Sans le contexte, on ne peut pas préciser le niveau d'administration d'un *co moe-añ*. Le mot *moe-añ*, qui ne sera pas traduit par la suite, peut indiquer, suivant le cas, un pays, une ville, un royaume, etc.

- (3) phon¹ hen jīt nī bvum dyeñ²
โพน เหน ชิดน พวม ทยง
là, il voit cette vie impermanente
- (4) --- mā hvai braḥ co nai moe-añ.....
มา ไหว พระเจ้า ใน เมือง
.... vient rendre hommage au roi / dieu dans le *moe-an*.....
- (5) jet bray³ ro hen braḥ co
เขตพรย เรา เหน พระเจ้า
jet bray nous voyons le dieu
- (6) pen nā jān⁴ tee nā rān
เปงงา ขาง แด งา ราน
à trompe d'éléphant, mais trompe cassée
- (7) ga-a hāk kheen kāk ro - -
คอ หัก แขน หัก เรา
cou brisé, bras brisé(s), nous
- (8) ta-a dā⁵ rāk pit doñ leev ro
คอ ทา รัก ปิดทอง แลว เรา
rattacher peindre laque, dorer, ensuite nous.....
- (9) mā thoeñ moe-añ drañ namu⁶ ka mā
มา เถิง เมือง ทรง นมู ก มา
venons jusqu'au *moe-añ drañ namu* et venons
- (10) loek sāssanā braḥ co ka sam/sr-⁷
เล็ก สาสสนา พระ เจ้า ก สม สร
élever la religion du Maître complètement [?]

(1) *Bhon*, écrit pour *bon* (โพน).

(2) Évidemment un khmèrisme, surtout *bvum dyeñ*, « impermanent » ; mais le sens des trois *a-sara* précédents, *jī-takna*, est douteux. D'habitude, dans les phrases de ce genre, qui sont nombreuses dans le corpus des inscriptions, *bvum dyeñ* est précédé par des expressions exprimant le sens de « voir, comprendre que cette vie, existence » [est impermanente]. Par exemple :

IMA 27 (1671 A.D.), l. 9-10 : *yol saṅkhār naeh bvum dien ...*

IMA 21 (1633 A.D.), l. 4- 5 : *citr git rubiñ anicāṃṇṇ dhammañ neḥ bvum den ...*

IMA 19, l. 4- 5 : *mān gumnit gat jjiñ ramvviñ aniyccāthkā sāṅghkhār neḥ bvum daen ...*

IMA 16 (1632 A.D.), *citr gitr yal aniccā neḥ bvum dyeñ ...*

IMA 2 (1577 A.D.), l. 16-17 : *rambiñ yal nāmarupa dharmma neḥ bvum dien ...*

et enfin K 715, très proche en date tant de la précédente que de la nôtre, et dont M. Khin Sok n'a pas très bien compris la phrase :

mān citra git lanlañ rambiñ anaccā nā[ma]rup neḥ nā ta bvum dyeñ.

Dans le cas présent, je ne vois d'autre explication pour *jī-ta-na* que *jīt n[ī]*, « cette vie », bien que *jīt* pour *jāt* ou *jīvī* soit assez fautif.

[IMA = inscriptions modernes d'Ankor, à voir dans *Silā cāroek nagar vatt*, édition de l'Institut bouddhique, éditées et traduites par Saveros Lewitz/Saveros Pou, BEFEO LVII-LXII.]

(3) Khmer *bray* = sanscrit *vana* ; donc *Jet bray* = *Jetavana*, c'est-à-dire Ankor Vāt (cf. n. 4, p. 81 ci-dessus). On a ici un nouvel exemple du mélange des langues.

(4) Évidemment un Gaṇeśa.

(5) Ici, au contraire de la partie centrale, l'orthographe est correcte.

(6) Encore un nom de lieu que je n'ai pas pu déchiffrer.

(7) Lecture non satisfaisante. La dernière syllabe paraît comporter la consonne *s* avec un *m*, ou à la rigueur un *r* souscrit, et peut-être le signe diacritique ◡, indiquant un [a] bref. La combinaison *sam* en caractères khmers pourrait correspondre à ชอม du thai, « réparer », tandis que *srā-* pourrait être les restes du mot *srāp*, une autre façon d'écrire *srap* < *sarrb* (*sarva*).

- (11) leev mā thoeñ moe-añ
 แลว มา เถิง เมือง
 ensuite venons jusqu'au *moe-añ*.

NOTE ADDITIONNELLE

PAR

CLAUDE JACQUES

Après avoir lu la présentation de l'inscription K 1006 que Michael Vickery m'avait aimablement communiquée, je lui ai fait part de quelques observations. Avec son plein assentiment, je livre ici le résultat de nos discussions, auxquelles ont été mêlés aussi d'une part Bruno Dagens, d'autre part les participants à ma conférence de l'EPHE, et notamment MM. Khin Sok, Mak Phœun et Smitti Siribhadra.

Michael Vickery propose de voir dans le Braḥ Rājamuni de K 1006 le même personnage que le Samtec Braḥ Rājamuni de K 465 et K 285, lesquelles rappellent en effet des actes pieux similaires à une date qui ne doit pas être fort éloignée de celle de K 1006. J'ai apporté à cette assimilation deux objections : d'abord, K 1006 ne donne pas au dignitaire le titre fort considérable de *Samtec*, qu'il me paraît difficile d'omettre aussi légèrement. D'autre part, je me demandais si un dignitaire — étranger puisqu'il venait d'Āyūth'ya — pouvait rendre au roi khmer l'hommage décrit par K 465/K 285, qui est quasi un acte d'allégeance. Après tout, *Braḥ Rājamuni* n'est pas un nom, mais un titre de la hiérarchie religieuse, et il pouvait fort bien être porté par deux hommes différents en même temps, surtout dans deux pays différents.

A ces objections, Michael Vickery m'a répondu : « Le Braḥ Rājamuni est venu explicitement d'Āyūth'ya, tandis que celui de K 465/K 285 est venu ' jusqu'à ce lieu Kambujā ', donc d'un autre lieu, et je trouve très improbable que deux Rājamuni, portant ou non le titre de Samtec, soient venus au Cambodge plus ou moins à la même époque pour accomplir des œuvres méritoires semblables. L'absence du titre de Samtec de K 1006 pourrait s'expliquer, comme ses autres anomalies, par le fait que cette inscription serait un travail peu soigné des membres de son entourage. Les Thaïs, dans des contextes pas tout à fait formalistes, abrègent jusqu'aux titres de leurs rois, et cela même dans les Chroniques royales.

« En ce qui concerne la seconde objection, il ne faut pas oublier que les élites d'Āyūth'ya ont dû regarder Añkor comme une de leurs anciennes capitales (*nagara hlvañ*), et qu'en 1569, les vieilles familles d'Āyūth'ya, qui à mon avis devaient être de culture plus khmères que thaïes, ont été déplacées par le père de Naresuon, de la dynastie de Sūkhot'āi, qui, pour son rôle de « Quisling » vis à vis des Birmans, s'est vu octroyer le trône d'Āyūth'ya. Il y a eu certainement bien du ressentiment de la part des gens d'Āyūth'ya envers leurs nouveaux maîtres venant du Nord — on le voit par exemple

dans la chronique de Van Vliet — et je ne vois donc pas d'obstacle à penser qu'un dignitaire d'Āyūth'ya, en 1583, se soit conduit très respectueusement devant un roi d'Añkor ».

Les arguments de Michael Vickery m'ont semblé tout à fait acceptables et j'ai tenu à les reproduire ici à l'intention de ceux qui, comme moi, hésiteraient à confondre les deux Braḥ Rājamuni.

Cependant cette identification pleinement acceptée maintenant appelle d'autres observations. Il faudrait d'abord comprendre, dans le texte de la partie centrale, que le *Braḥ Rājamuni* a vu *des statues* du Bouddha (et non pas une) sur le Rājadravya (l. 2/3) et *des dieux* (et non pas un) sur le Bākhèn (l. 5) ; sans doute faudrait-il aussi mettre au pluriel *la* statue du Jetavana.

D'autre part, on a vu que le site même du Rājadravya pouvait en soi poser un problème ¹ ; or il est mieux décrit dans les inscriptions K 465/285, qu'il faut donc consulter : on voit qu'il s'agit d'un *bnam*, que le dignitaire y aurait résidé avant de se rendre à Añkor où il a rencontré le roi et restauré diverses statues, qu'il s'y trouvait enfin, outre les cinquante statues qu'il y a restaurées, au moins un grand Bouddha couché de six brasses et un temple. On ne voit guère de lieu répondant à une telle description dans la région d'Añkor ; dès lors, il faut bien revenir à la colline qui porte aujourd'hui encore ce nom près d'Oudoñ, donc loin d'Añkor ². On sait d'ailleurs qu'on y voit les restes d'un grand Bouddha couché et de constructions anciennes ³. C'est évidemment une autre question que de savoir si les *Chroniques royales* ont raison ou tort d'attribuer la construction de ces édifices au roi Ang Chan, en l'année 1533 de l'ère chrétienne ; c'est en tout cas vraisemblable, encore que l'on puisse être étonné de ce que des statues installées en 1533 aient été très détériorées cinquante ans seulement après...

Le mot *khin*, « monter » (partie centrale, l. 4), quelque peu insolite en ce qu'il n'est pas utilisé ailleurs, par exemple à propos du Phnom Bākhèn ou du Phnom Kulên, peut signifier plus précisément ici « aller au Nord » ; il indique fort bien la direction prise pour se rendre du Rājadravya à Añkor, sans doute par voie d'eau.

Le fait que le périple du Braḥ Rājamuni ait commencé par le Rājadravya rend probable également qu'il soit arrivé au Cambodge, venant d'Āyūth'ya, par voie de mer, sans doute par Kāmpot. Cette hypothèse m'a conduit à une explication plausible du problème irritant posé par la stèle du Vāt Roṃlök K 27 ⁴. On sait qu'on trouve dans ce texte une nette influence siamoise et que, par contre, l'auteur dit qu'il s'est enfui avec les gens du village à l'annonce de l'arrivée des troupes siamoises conduites par le prince Naresvara/Naresuon. Cette contradiction pourrait se résoudre simplement en supposant que l'auteur de l'inscription est un siamois lettré d'Āyūth'ya, de culture khmère, appartenant donc à un groupe semblable à celui du Braḥ Rājamuni ; il aurait pu avoir quitté son pays à la suite de la prise du pouvoir par le père

(1) *Supra*, p. 80, n. 5.

(2) Le nom même de *rājadravya*, « propriété royale », pourrait évidemment s'appliquer à un grand nombre de lieux.

(3) *Cf.*, notamment, Doudart de Lagree, *Explorations et missions*, Paris, 1883, p. 285, et Aymonier, *Le Cambodge*, t. I, p. 221.

(4) *Cf. supra*, p. 79, n. 1.

de Naresuon, et pouvait donc avoir toutes les raisons de craindre d'être reconnu par les troupes de celui-ci.

Ainsi ces inscriptions porteraient témoignage de la présence de « réfugiés » siamois au Cambodge vers la fin du xvi^e siècle. Ce fait expliquerait bien l'acte d'allégeance au roi qui me paraissait excessif, venant d'un étranger. On peut même aller plus loin et supposer que c'est le roi khmer qui lui a accordé le titre de *Samtec* : il serait alors loisible de penser que l'inscription K 1006 a été gravée avant que ce titre ne lui ait été conféré, tandis que les inscriptions K 465/285 n'auraient été burinées que plus tard.

On obtient donc un ensemble de vues assez cohérentes ; il importe toutefois de ne pas perdre de vue leur caractère tout à fait conjectural.